

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. TOILETTE DE MARIÉE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de mariée. — Dolman-pélerine. — Paletot ajusté. — Dolman. — Costume en cachemire beige. — Robe de chambre forme princesse. — Deux costumes de faille noire. — Costume en cachemire gris. — Costume en vigogne. — Six dessins de chapeaux d'hiver. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planches de modes colorées. — Planche de patrons et de brodettes.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de mariée en faille blanche. Jupe à traine sans pouf. Les lés de derrière sont montés avec un gros pli quadruple qui s'étale en éventail dans le bas; tout autour du jupon est posé un plissé de faille haut de 25 centimètres et monté à tête; sur les trois lés du devant se trouvent deux hauts bouillonnés de faille posés au-dessus du volant et séparés entre eux par des biais bordés en rouleaux de chaque côté. La tunique tient au corsage (forme polonoise); elle se compose d'un tablier assez court par devant et de deux pans carrés contenant les petits côtés du corsage et se drapant sur la jupe au moyen de quelques plis; la partie du dos se prolonge pour former sur le pli quadruple de la jupe une basque plate; tout autour de cette tunique se trouve une fine dentelle blanche, application d'Angleterre, malines, point à l'aiguille ou vieux bruges, qui forment un coquillé sur les côtés par les plis réguliers du drap de la tunique. Cette dentelle remonte devant et suit la couture par laquelle la tunique s'ouvre de côté, puis elle encadre l'encolure carrée du corsage formant fraise par derrière; un



2. DOLMAN-PÉLERINE.

revers à châle en faille blanche retombe à plat tout autour sur le corsage; un bouquet de fleurs d'orange est fixé sur le côté gauche, à l'endroit où se boutonne le corsage, et la traine suit, en s'amincissant, la dentelle blanche jusqu'au bas de la tunique. Dans l'intérieur du décolleté carré croise un fichu à plis en toile de soie. Manches plates, ornées d'une double dentelle blanche, l'une remontant et fixée de place en place, pour qu'elle ne retombe pas; l'autre retombant sur la main, séparées entre elles par une torsade de faille et un nœud posé à la couture intérieure. La coiffure se compose de cheveux ondulés par devant, de coques irrégulières et d'un catogan en boucles, noué par un nœud de

faille blanche, mêlé de fleurs d'orange. Cette coiffure ne comporte pas de couronne régulière; des trains de fleurs d'orange sont enroulés autour des coques et retombent



3. PALETOT AJUSTÉ.



4. DOLMAN.

sur les boucles. Le voile est simplement jeté sur la tête et s'abaisse par devant de façon à voiler la figure et le corsage.

2. Dolman-pélerine en drap, garni d'un galon de jais et d'une frange de fourrure. Ce modèle et les six qui suivent ont été créés pour la *Revue de la Mode* par les Grands Magasins du Louvre.

3. Paletot ajusté en scillelène, garni d'un gros ruché de dentelle noire. — Modèle du Louvre. Voir sur notre supplément les patrons de ce paletot, fig. 1 à 4.

4. Dolman en drap gris fer à manches ouvertes carrées, orné de quatre rangs de soutache noire et d'un bord de plumes de coq retournées. Nœuds de faille noire sur la couture qui attache la manche à l'épaule. Voir sur notre supplément, fig. 5 à 7, les patrons de ce dolman.

5. Costume en cachemire beige, garni de biais en pareil, lisérés de faille du même ton; trois de ces biais ornent le jupon au-dessus du grand volant; la tunique, ronde par devant, formant deux grands pans noués derrière; corsage à basques rondes, rayé de biais lisérés.

6. Robe de chambre forme princesse, en flanelle rayée. Sur le devant, plastron d'étoffe semblable prise en travers, se prolongeant jusqu'au bas du tablier. La robe se boutonne sur le côté, à l'une des deux extrémités du plastron; à l'autre couture, une autre rangée de boutons. (Voir sur notre supplément, fig. 8 à 10, les patrons réduits au dixième de cette robe de chambre.)

7. Costume de faille noire. — Jupon brodé par devant et garni jus-

qu'aux lés de côté de trois volants en biais, lisérés, séparés de trois plis remontant par un bord de plumes frisées. Les lés ordinaires sont unis et à traîne. Le tablier rond est garni de deux rangs de dentelle et d'un bord de plumes; il est noué derrière par deux pans de faille garnis de plumes et de dentelle. Corsage en velours en velours, ouvert en cœur, avec revers de soie autour de l'échancrure.

8. Costume de faille noire. — Le jupon, à demi-train, est couvert de volants plissés et fixés deux fois. Tablier-tunique drapé sur les côtés et nouant derrière par une écharpe de soie dont les pans sont ornés du même effilé et de la même passementerie que la tunique. Corsage à basques courtes et rondes, garni d'une passementerie qui tourne autour des manches, remonte devant et derrière, et encadre l'entournure. — Ce modèle, ainsi que les six qui précèdent, a été créé pour la *Revue de la Mode*. (Voir sur notre supplément, fig. 11 à 14, les patrons en grandeur naturelle du corsage de cette toilette.)

9. Costume de cachemire gris, tout garni de biais de faille de même teinte, mais plus foncée. Le jupon est garni d'un volant monté à gros tuyaux, d'un autre plissé, puis d'un bouillonné à tête fixé deux fois et se terminant par un petit volant froncé. Tous ces volants sont bordés de faille. La tunique est ronde, tail lée en deux parties. Les lés de dessous sont rattachés à la ceinture et drapés en dessous. Les lés de devant sont ramenés jusqu'au milieu du dos et forment de gros plis simulant le pouf, fichu Bachlik à capuchon pointu,



5. COSTUME EN CACHEMIRE BEIGE. 6. ROBE DE CHAMBRE FORME PRINCESSE.

croisant sur la poitrine et se rattachant derrière par un ruban. Chapeau de feutre gris orné de velours noir et d'églantine. — Modèle de M^{me} Cavally.

10. Costume de vigogne bleu marine. — Le jupon est en velours noir. La tunique est ronde sur les hanches et relevée en pouf peu volumineux; un biais de soie noire l'entoure; ce biais est posé à 1 centimètre du bord. Corsage-gilet à petites basques rondes, lisérées de soie noire. Veste croisée sur la poitrine. Les devants de cette veste sont pointus et s'entre croisent, l'un dépassant l'autre dans le bas. Un biais de soie garnit le bord du paletot. Manches presque droites, pointues et évasées du bas, et bordées d'un biais noir. Un biais de vigogne bordé de noir

coupe la manche en travers; revers de soie noire à l'encolure. Chapeau de feutre noir, avec noué de faille bleu marine, et plume longue, bleue et noire. — Modèle de M^{me} Cavally. (Notre gravure coloriée représente ce même costume vu de dos.)

11-12. Chapeau Renaissance (devant et derrière). — Chapeau noir avec bord relevé devant et calotte ronde prenant la forme de la tête. Cette calotte entourée d'une écharpe en foulard broché blanc, qui noue derrière par un noué lâche. Touffe de plumes blanches devant, aile de perruche verte par derrière. Ce modèle et les suivants ont été créés pour la *Revue de la Mode* par M^{me} Moreau Disbury, 23, boulevard des Capucines.

13. Chapeau marin de l'Etat en feutre havane clair, garni de velours marron avec grand bord relevé tout autour; sur le côté gauche, noué de velours marron avec une rose blanche au milieu. Plume grise retombant sur le fond.

14. Chapeau Fontanges en feutre gris à bords relevés, bordé et garni de velours grenat; plume grise et oiseau noir.

15. Chapeau Guémenée en feutre noir bordé d'un galon noir avec noué de velours noir et plume grise; sur le côté gauche, un peu relevé, une branche de rose.

16. Chapeau Fornarina en feutre noir à larges bords relevés du côté gauche sous une agrafe de velours; biais de velours noir autour de la calotte et noué à coupe, servant de pied à une longue plume frisée; un oiseau est posé très en l'air sur le noué de velours.



7. COSTUME DE FAILLE NOIRE.



8. COSTUME DE FAILLE NOIRE.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Robe de cachemire de l'Inde gris. — Le jupon est orné dans le bas d'un volant composé de plis couchés en cachemire, groupés par six et séparés par un gros pli de faille grise, d'une teinte un peu plus claire, pris en droit fil. Ce pli est replié en haut et en bas pour former coquille. Au-dessus de cette garniture se trouve un bouillonné de faille, puis une seconde garniture disposée comme celle du bas. La polonoise en cachemire a par devant un plastron de faille que coupe un biais de cachemire en long et des brandebourgs en travers. Les manches sont zébrées en diagonale de biais de faille. Chapeau de feutre gris avec nœud et torsade de velours et plume d'un gris plus clair.

Costume de léger drap bleu, même costume que notre dessin 10. Le jupon est en faille noire, orné de trois volants surmontés de deux bouillonnés. La tunique, en drap, forme tablier par devant, et deux pans terminés en pointe qui se croisent et font poul. Corset à basques rondes, avec double basque par derrière, en postillon. Manches plates s'évasant du bas, ornées d'un biais posé en chevron. Tout le costume est orné de biais de velours. Chapeau de feutre noir, orné de velours et de plumes bleues.

E. BOUDY.

Voir à la dernière page du journal l'explication de la planche de patrons.

COURRIER

DE LA MODE

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que les femmes font preuve depuis quelque temps de goût et d'esprit par la façon dont elles s'habillent. Faut-il attribuer le changement graduel qui s'opère dans la mode au bon sens individuel, à l'influence personnelle qu'exercent sur la masse certaines femmes plus en évidence par leur situation, leur fortune ou leur beauté; ou doit-on rejeter la gloire de ces réformes intelligentes sur les couturières, les artistes qui font de l'étude du costume l'occupation continuelle de leur vie? Ce serait, je crois, infiniment plus juste.

Combien de femmes, en effet, qui acceptent sans conteste les décisions de leur modiste, de leur couturière, et subissent les innovations les plus insensées parce que le grand un tel ou l'illustre M^{me} une telle lui ont affirmé qu'une femme élégante s'habillait ainsi. On a vu les choses les plus bizarres se produire, se répandre, devenir familières à l'œil, parce que le modèle excentrique portait, brodé en lettres dorées, sur le ruban de taille, certain nom bien connu. A force de chercher du nouveau, ces arbitres de la mode se sont trouvés un beau jour à court d'imagination. Impossible, en effet, d'augmenter le nombre des garnitures et des fanfreluches de tout genre qu'ils avaient réussi à accumuler sur les vêtements féminins; il a fallu inventer autre chose. Ils se sont imaginés alors de rechercher dans les souvenirs rétrospectifs, ce qui pourrait, avec quelques modifications, s'appliquer au goût actuel, et ils se sont livrés avec acharnement à l'étude historique du costume. Voilà pourquoi nous portons des corsages moyen âge, châtelaine à longues tailles et se moulant au corps; le choix s'est heureusement fixé sur les modes de ce temps,

qui ne sont dépourvues ni de noblesse ni d'élégance. Le ciel nous préserve, par exemple, d'un retour vers les modes grecques et romaines dont nos grand'mères se sont adubées, et qui blessent nos regards autant par le disgracieux que par l'inconvenance des formes.

Le corsage-cuirasse est absolument en faveur, et je ne puis disconvenir qu'il ne soit très-seyant. On le fait en toutes sortes d'étoffes, avec manches de même sorte que le jupon ou la tunique. J'ai vu une sorte de gaze noire tissée avec de l'argent, ce qui produit l'effet de mailles d'acier, avec laquelle on fait une cuirasse merveilleuse qui se met sur toutes sortes de toilettes, principalement sur de la faille et du velours noir. Ces corsages, exactement ajustés, ont beaucoup plus de genre boutonnés au lacet derrière. Du reste, les robes de soir ne se font plus guère autrement, et on revient même à cette façon d'attacher les robes, même

dessus commode par excellence. On le jette sur soi sans passer les manches, et il a toujours une allure très-distinguée. On le garnit toujours de fourrures. On fait aussi des paletots droits en matelassé avec collet croisé tout en fourrure et parements de fourrure aux manches; revers aux poches et gros boutons, sans bord de fourrure autour du vêtement. Les grands vêtements fourrés se font toujours de même. La rotonde est très-commode, mais peu gracieuse, et je ne la conseillerais jamais, en tout cas, aux femmes petites ou un peu fortes. Je préfère, pour elles, la pelisse avec manches, doublée en dos de gris, ce qui est, à mon avis, infiniment plus joli que le ventre de petit-gris. Quant aux nombreuses variétés de fourrures employées sur les robes ou les pardessus, il serait presque impossible d'en faire une nomenclature exacte. Du reste, on n'attache actuellement qu'une importance relative à la beauté des bords de four-

rure, à moins qu'il ne s'agisse de robes de grande toilette. Il y en a pour tous les goûts. Les plus en vogue sont la loutre rase et la loutre de mer, infiniment plus chère, et qui est, à mon avis, la plus merveilleuse des fourrures pour garnitures. Le renard argenté, cher aussi (il coûte 25 à 40 francs le mètre), qui doit surtout accompagner le velours noir ou de couleur, la marmotte argentée, d'un prix bien moins élevé, le castor plus ou moins foncé, le skunk, qui est un peu en défaveur, puis des fourrures teintes de fantaisie : l'opossum, le linx, la sibérienne, etc., qui portent, du reste, un nom différent dans chaque maison où elles sont vendues.

Les vêtements d'enfants se garnissent également de bandes de fourrure. La grande pelisse russe, boutonnant en biais sur la poitrine ou droite et croisant, sera encore le pardessus adopté. Du reste, cette forme est parfaite, en ce sens qu'elle met l'enfant absolument à l'abri du froid, puisqu'elle l'enveloppe tout entier. Ces pelisses se font en gros drap molleton gros bleu, gris, noir, ou les bords de loutre, d'astrakan, de castor, ou en velours noir avec bord de plume, ce qui est très-élégant.

La forme des robes pour petites filles de quatre à huit ans reste la même. On a heureusement renoncé presque généralement aux doubles jupes et aux poulis, et on a adopté la jupe plissée à gros plis couchés, attachée à un corsage très-large, très-long de taille, presque vague. Une ceinture, nouée lâche, retombe plus bas que la taille, en s'étalant devant de toute sa largeur et nouée très-lâche derrière. On fait ainsi des costumes en tartan anglais à carreaux, en biais ou non, avec ceinture de faille ou de velours noir. Cette forme de robe

est négligée. Pour toilette habillée, je conseillerais toujours la robe princesse décolletée en cachemire bleu, blanc ou gris clair, garnie de velours noir ou d'une nuance assortie à la robe, en velours noir tout uni; ou bien la jupe plissée et le petit corsage à basques décollées et à manches courtes, avec chemisette intérieure; les enfants sont généralement assez couverts en dessous pour qu'on puisse se permettre de leur faire porter une chemisette de nansouk ou de foulard blanc sous leur pardessus. Au-dessus de huit à dix ans, les fillettes s'habillent un peu en petites femmes; il faut avoir soin néanmoins de proscrire la multitude des garnitures, les volants, les plissés en trop grand nombre, en un mot, se faire une loi absolue d'observer la plus grande simplicité, quelque situation de fortune que l'on ait. Les petites filles portent aussi le chapeau à grands bords, posé en arrière; mais je crains bien que cette mode ne soit causée



9. COSTUME DE CACHEMIRE GRIS.

10. COSTUME EN VIOGNE.

pour les costumes de ville. J'ai voulu me rendre compte par moi-même de l'effet produit, et je suis enchantée de ma robe ainsi faite.

C'est une fort modeste tunique de drap noir, garnie d'une bande de fourrure, et boutonnant derrière, et relevée par un nœud de faille. Mais jamais je ne me suis vue mieux habillée. A mes yeux, une robe bien faite, d'une coupe gracieuse, et en harmonie avec la structure particulière, semblera toujours plus élégante que la plus riche toilette, moins heureuse de coupe et de forme. Les vêtements pardessus ont presque tous le même genre. Le paletot Louis XV, long par devant et assez court derrière, sera le vêtement habillé. On le fait en drap rayé de galons, avec boutons ou olives et bordé de fourrures ou velours, orné de dentelles et de bords de plumes. Il est très-seyant et convient surtout aux jeunes femmes et aux jeunes filles. Le dolman est le par-



1874

Paris et Valenciennes, imp. Paris

N° 150

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris.

Contes de M. Casally, 8, Boul. des Capucines.

Parfums et Savons de toilette de la Reine des Abeilles, Violet, Parfums, 13, des Capucines, Hôtel de la Ville.

Gants de la Parfumerie, Maison, 31, rue de Septembre.

Paris et Valenciennes, imp. Paris

Paris et Valenciennes, imp. Paris

Ro
dans
mire,
grise
est r
sus c
puis
La p
faill
debo
de bi
sade
me d
Co
bleu,
notre
pon
orné
surm
lonné
drap,
deva
termi
se cr
Corsi
des,
par d
lon. I
vasar
d'un
vrou.
est o
velou
feutre
velou
bleue

Vo
ge de
tion
patro

D E

Je
buse,
ble qu
preuv
temps
prit p
elles
il att
ment
père
bon s
l'influe
qu'exc
se c
plus
leur
tune
ou de
gloire
intelli
coutur
qui fo
costum
contin
Ce se
nimen
Con
en eff
sans
sions
de le
subissi
tions l
parce
tel ou
telle
qu'une
les plu
à l'œil
lettres
connu.
mode
Impos
et des
accum
autre
les sou
modifi
livrés
Vallà
châle
choix



LINDA

XXVIII

de ple
férenc
well
sez h
de so
côté,
pour
chape
qui es
habill
les ro
jupes
varie
décou
au
et les

Dan
Heut
concu

de plus d'un gros rhume de cerveau. Je choisirais de préférence une forme s'abaissant sur le front. Le chapeau Cromwell (chapeau d'homme) en feutre noir, gris ou marron, assez haut de forme, bordé simplement d'un galon, avec galon de soie posé à plat autour de la forme et une aile sur le côté, est la coiffure adoptée cet hiver jusqu'à quinze ans pour les jeunes filles. Les petits garçons portent le même chapeau; seulement, à partir de sept ans, on supprime l'aile qui est sur le côté. Du reste, les petits garçons sont également habillés comme les petites filles jusqu'à l'âge où ils quittent les robes, c'est-à-dire de cinq à six ans. Ce sont les mêmes jupes plissées, ou à peu près, avec ceintures larges; on varie néanmoins avec la veste à longue taille et à basques découpées. Le berret béarnais blanc ou bleu, avec pompon au milieu, est aussi une coiffure adoptée pour les petites filles et les petits garçons; c'est commode, chaud et très seyant.

MARIE DE SAVERNY.

« Miss Linda retrouvée; j'arrive avec elle pour mériter pardon lady Claire. »

Dire la commotion que produisit sur le noble lord cette nouvelle inattendue, inespérée, serait chose impossible. Lord Erwin était justement auprès de lady Claire lorsqu'il reçut cette dépêche foudroyante; en la lisant, il pâlit et chancela;

Claire ne répondit rien, mais, après avoir fixé sur son tuteur un regard qui semblait vouloir lire dans son âme, elle se jeta à son cou en disant : « Je ferai ce que vous voudrez. »

Le lendemain de cette scène, lord Erwin, qui semblait vivre d'une existence nouvelle, écrivait à lady Ansdale pour la prévenir du bonheur que le ciel lui accordait.

Depuis la mort de son fils unique, et depuis qu'elle avait appris de Frank la disparition de Linda, juste au moment où elle voulait reconnaître à l'orpheline, fille de son mari, la situation à laquelle elle avait droit, la comtesse d'Ansdale était tombée, on s'en souvient, dans une sombre mélancolie, voisine de la folie.

Cette nouvelle inespérée produisit sur son organisme un effet galvanique; la vie brilla de nouveau dans ses yeux éteints par la douleur et les larmes.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, vous êtes plein de miséricorde! vous m'avez pardonné!



13. CHAPEAU MARIN.



11. CHAPEAU RENAISSANCE (DEVANT).



12. CHAPEAU RENAISSANCE (DOS.)



14. CHAPEAU FONTANGES.

MODÈLES DE M^{ME} MOREAU - DIGSBURY.



15. CHAPEAU GUÉMÈSE.

LINDA

XXVIII

Dans une des dernières relâches du paquebot, Frank Heutley avait envoyé à lord Erwin une dépêche ainsi conçue :

mais, comme il aperçut les regards inquiets de sa pupille fixés sur lui, il sut se contenir.

— Ma chère enfant, dit-il, apprêtez-vous à une grande joie, à un grand bonheur... Miss Linda n'est pas morte, elle est retrouvée. M. Heutley vous la ramène et demande en échange de rentrer en grâce auprès de vous.

Moins forte que son tuteur, la jeune fille perdit connaissance un instant; mais la joie, qui avait un moment abattu sa frêle nature, ramena bien vite sur ses joues les vives couleurs, indice d'une douce émotion, et des larmes de bonheur coulèrent lentement de ses yeux.

— Eh bien, chère enfant, reprit lord Erwin, rien ne vous empêche plus aujourd'hui d'être heureuse et de faire le bonheur de Frank. Vous lui devez bien cela, puisqu'il nous ramène votre amie tant pleurée.

Et, sans répondre à lord Erwin, elle partit immédiatement pour Londres.

Quand elle arriva à l'hôtel de lord Erwin, elle trouva le vestibule encombré de malles, et la bonne mistress Morgan présidant, à moitié folle de joie, aux derniers préparatifs de départ.

— Ah! mylady, lui dit la vieille gouvernante, pour laquelle il n'était pas de secrets, nous partons dans une heure pour aller attendre miss Linda à Southampton.

— Prévenez lord Erwin que je l'accompagne, répondit la comtesse.

En effet, une heure plus tard, le train de Southampton emportait lord Erwin, lady Ansdale, lady Claire et la fidèle Morgan.

Trois jours après, avec cette exactitude des paquebots, qui semble tenir du prodige, le *Carnatic* entra à l'heure dite dans le port de Southampton, et venait s'amarrer au quai de débarquement.

Du haut de la dunette, Frank, qui avait laissé ignorer à Linda qu'il eût envoyé une dépêche, voulant lui réserver la surprise de retrouver ses amis à l'arrivée, interrogeait du regard la foule des curieux. Tout à coup, ses yeux brillèrent d'un vif éclat, il avait reconnu lord Erwin qui le saluait de la main, et avait deviné la présence de lady Claire dans une voiture qui stationnait sur le quai.

Il rejoignit précipitamment ses compagnons de voyage dans l'entre-pont et hâta, d'une voix émue, leur départ.

Linda s'aperçut de son émotion, et lui dit en riant :

— J'aime à vous voir ainsi, monsieur Frank, au moment de retrouver notre chère Claire.

Puis, après avoir rassemblé d'un coup d'œil ses petits élèves et s'être assurée que M. Denfield les suivait en arrière-garde, elle prit le bras du jeune homme.

En mettant le pied sur le quai, elle se trouva en face de lord Erwin, qui, pâle, mais respectueux, et maîtrisant son émotion, l'abordait le chapeau à la main; au même instant un cri partait de la voiture que nous avons signalée, et lady Claire s'élançait dans les bras de son ancienne institutrice, de son amie.

— Linda, Linda ! ma chère Linda ! pouvait-elle articuler à peine, vous m'avez pardonné, vous m'aimiez, n'est-ce pas, dites-le-moi !

— Oui, chère enfant, je vous aime, répondit notre héroïne, oui, je vous aime ! Mais voici M. Heutley, ajouta-t-elle avec son abnégation habituelle, en mettant la main de lady Claire dans celle du jeune homme, qui vous aime toujours, qui n'a jamais cessé de vous aimer.

A ces mots, qui lui rendaient tous ses rêves de bonheur, la jeune lady sentit la joie déborder de son cœur. Elle ne répondit point, mais la subtile coloration de son visage répondit pour elle, pendant que, pour cacher son embarras et pour obéir à un soudain réveil de sa nature malicieuse, elle se retournait vers lord Erwin, en disant :

— Et voilà mon cher tuteur, qui, aussi, vous a toujours aimée, ma chère Linda.

Et prenant la main de lord Erwin, elle la mit dans celle de l'orpheline.

Si excusable que fût cette scène au moment de l'arrivée du paquebot, elle ne pouvait se prolonger, lord Erwin l'avait compris.

— Miss Linda, dit-il gravement, voulez-vous me permettre de vous conduire de suite auprès d'une personne qui vous attend impatiemment à *London-Hôtel*.

Pendant qu'il disait ces mots, Frank, devinant qu'il s'agissait de lady Ansdale, avait mis M. Denfield au courant de la situation et lui avait donné rendez-vous à cet hôtel. Ce ne fut pas sans peine que le brave négociant put entraîner ses deux petites filles et l'impétueux Percy, en leur affirmant que Linda les rejoindrait après avoir visité sa famille.

L'entrevue avec lady Ansdale fut pour notre héroïne une nouvelle émotion, mais aussi un nouveau bonheur.

Tout d'abord, elle avait eu peine à reconnaître, dans cette femme vêtue de noir, aux cheveux blanchis par le chagrin, la brillante et altière fiancée de Frank; mais quand elle s'était sentie pressée dans les bras de celle qui l'avait jadis traitée en rivale et qui l'appelait en ce moment « ma fille », elle avait trouvé dans son cœur plein de compassion les élan de l'amour filial.

— Oui, je serai votre fille, ou plutôt votre sœur chérie, avait-elle ajouté avec cette finesse de sentiment qui était en elle.

Mais lady Ansdale, tout en accueillant par un tendre et triste sourire la délicate intention de Linda, avait répondu :

— Non, mon enfant, je suis votre mère, et ce sera désormais mon seul bonheur.

Puis, après un moment de silence attendri, elle avait repris :

— J'ai justement à commencer aujourd'hui mon devoir de mère. Je ne parle pas des actes légaux qui doivent vous mettre en possession de votre fortune et de votre nom. J'ai donné à ce sujet les ordres nécessaires. Il s'agit d'autre chose; j'ai à vous communiquer la demande qui m'a été faite par lord Erwin. Vous conviendrait-il pour époux ?...

A ces mots, notre héroïne, accablée par le bonheur et l'émotion, se jeta dans les bras de sa mère adoptive, qui murmurait, en la couvrant de baisers attendris :

— Soyez heureuse, chère enfant, vous l'avez bien mérité.

Ce fut le soir même, à l'heure du thé, dans les salons de lady Ansdale, à *London-Hôtel*, que se firent les doubles fiançailles de lord Erwin et de Linda, de lady Claire et de Frank.

Le bon M. Denfield était présent et souriait à tout le monde, mais il riait tristement, ainsi que le lui dit le fougueux Percy, qui ne comprenait pas la nécessité de cacher son chagrin.

— Je suis bien heureux qu'elle soit une lady, disait-il; mais je suis chagrin de la perdre et je n'ai pas envie de rire. Linda fut obligée plusieurs fois de prendre sur ses genoux, pour la consoler, la petite Pervenche, qui, avec le naïf égoïsme de l'enfance, répétait tristement :

— Elle va s'en aller.

Pour concilier tous ces intérêts divers, il fut convenu que M. Denfield se fixerait à Londres près de la demeure de lord Erwin, et Linda promit aux enfants de les emmener avec elle, l'été, dans son château.

Deux mois après cette soirée, il y eut à Londres, dans le high-life, deux mariages qui se célébrèrent le même jour, et auxquels assista l'épouse de la société. Le bruit qui s'était répandu des aventures de Linda, non moins que la haute situation et la grande fortune des mariés avait attiré une véritable foule.

Les trois vertus théologales, invitées d'ailleurs en qualité de parentes, ne manquèrent pas d'assister à la cérémonie.

— C'est égal, dit *Charité*, en voyant passer Linda, j'aimerais mieux que notre cousin eût fait choix d'une femme tout à fait de sa condition.

— Sans doute, répliqua *Foi*, il est bien difficile d'être sûr d'une personne qui a eu tant d'aventures.

— Qui vivra verra, ajouta dignement *Espérance*.

Mais pendant que l'odieuse jalousie dictait ces paroles aux vieilles filles, si peu dignes du nom des vertus dont on les avait baptisées, il s'élevait dans le cœur de lady Claire et de Frank un hymne de reconnaissance à la louange de cette jeune fille à laquelle ils devaient leur bonheur; et lady Ansdale remerciait Dieu de lui avoir envoyé par elle la preuve de son pardon et la paix du cœur.

ÉPILOGUE

Dix années se sont écoulées depuis le jour de la double union qui a mis fin aux infortunes de Linda et aux incertitudes de Frank.

Le château d'Ansdale est en fête, miss Morgan qui est la surintendante et miss Brown que Linda a fait venir auprès d'elle pour lui confier la haute surveillance de ses enfants, vont et viennent toutes deux gaiement affairées.

Il y a bien de quoi, il s'agit pour ces excellentes personnes de régler toutes choses afin que le programme de la fête confié à six jeunes bambins soit exécuté sans encombre. La fête qu'on célèbre est l'anniversaire du mariage de la jeune et charmante châtelaine, lady Erwin.

Jamais, depuis leur union, les deux époux n'ont manqué de fêter ce jour béni, avec leurs amis Frank et Claire. Les enfants, que le ciel a généreusement envoyés aux deux ménages, sont toujours conviés à ces anniversaires, dont le programme et la direction sont réservés à lady Ansdale, la chère petite grand-mère, comme l'appellent tous les bambins.

Disons de suite que ces bambins sont au nombre de six, également partagés, comme pour ne point faire de jaloux, entre les deux amies. Lady Erwin a deux garçons et une fille, lady Heutley a deux filles et un garçon; tout ce petit monde est échelonné d'âge, depuis huit ans environ pour les aînés dans chaque famille, jusqu'à trois ans à peu près, âge des derniers.

C'est ce petit personnel qui cause à la bonne miss Brown tout son agréable souci.

Dans la salle à manger, où viennent de s'arrêter les deux anciennes protectrices de Linda, une vaste table splendidement servie attend ses convives. Les couverts des six enfants ont leur place, ce jour-là, à la table des parents.

Tout à coup un grand fracas se fait entendre du perron, sur lequel s'ouvre les portes-fenêtres de la salle à manger.

— Les voici! les voici! grand-mère, s'écrient les six bambins dont nous avons parlé, en faisant irruption sur le perron, suivis d'une personne dont la beauté grave, il est vrai, et les traits jeunes encore, ne semblaient pas d'accord avec cette qualification d'aïeule.

Cette jeune grand-mère, le lecteur l'a deviné sans doute, c'est lady Ansdale, vieillie par ses infortunes méritées, consolée par le repentir et le devoir accompli. Elle qui pourrait prétendre encore aux succès du monde, elle répond à ce nom de grand-mère par un sourire plein de bienveillance et d'amour; Linda, sa rivale jadis, n'est-elle pas aujourd'hui sa fille adoptive ?

Les cris des enfants signalent l'entrée dans la grande avenue du château de ceux qu'on attendait. C'étaient, dans deux calèches, lady Claire et Frank, M. Denfield avec ses filles; un jeune et élégant cavalier galopait auprès des voitures; c'était le jeune Percy, qui sortait cette année de l'école de Woolwich.

Lord Erwin et Linda étaient descendus pour recevoir les arrivants. Entre toutes ces personnes qui se chérissaient, il y eut un moment de tendre confusion, auquel vint mettre un terme le maître d'hôtel, en annonçant que lady Erwin était servie.

Après le déjeuner, des équipages, attelés en poste, emmenèrent les convives faire une promenade dans la forêt qui faisait partie du domaine d'Ansdale. Lady Ansdale avait donné à voix basse un ordre au départ. Les voitures se dirigèrent à travers bois dans la direction du terrible promou-

toire dont nos lecteurs ont, sans doute, gardé le souvenir; bientôt elles furent sur le plateau, du haut duquel la mer offrait le spectacle sévère et splendide de son immensité.

Les promeneurs, étonnés, aperçurent alors à l'extrémité du plateau qui s'arrêta à vif sur l'abîme un gracieux monument de style gothique.

— Qu'est-ce donc? demandèrent-ils.

— C'est un pavillon de repos que j'ai fait construire pour vous, mes enfants, répondit lady Ansdale; je m'y suis réservé un oratoire.

J'ai voulu que, dans leurs courses enfantines, nos chers enfants puissent venir se reposer en face de ce magnifique spectacle, et apprendre de leur grand-mère quelques douces récompenses le ciel réserve à ceux qui obéissent à ses lois.

FIN

ISABELLE ALLIN.

LA ROSE D'ANTIBES

Ne vous est-il jamais arrivé, en flânant sur la promenade des Anglais, à Nice, — tout le monde a été à Nice, aujourd'hui, — de vous demander ce que pourrait bien être cette muraille calcinée qu'on aperçoit à l'horizon de l'autre côté de la rade. Si votre question a été adressée à un indigène, voici à peu près ce qu'il vous aura répondu :

— Cette muraille, monsieur, — ou madame, — c'est Antibes, autrefois Antipolis, cité phocéenne comme Marseille.

C'est bien Antibes, en effet. Placée entre Cannes, la ville des oranges, et Nice, la ville cosmopolite qui met tous les jours une nouvelle robe française pour cacher sa vieille jupe italienne, Antibes, ruine d'une civilisation disparue, fait l'effet d'une ride creusée au milieu d'un jeune visage.

Antibes est la dernière étape sur cette bizarre terre de Provence qui, commençant comme un désert à l'ouest, finit comme un bouquet à l'orient.

Antibes est une ville à part qui n'a participé en rien au grand mouvement de migration qui, depuis près d'un demi-siècle, pousse chaque hiver toutes les aristocraties de l'Europe vers ce petit coin fortuné où les Alpes et les Apennins s'unissent pour abriter les frileux voyageurs contre les vents maléfaisants du nord et de l'est.

Antibes est restée ce qu'elle devait être déjà il y a deux ou trois siècles; aussi se tient-elle raide, guidée, chueue, avec ses vieilles murailles grises tout ébréchées par les années, entre Cannes la coquette et Nice la superbe. Il semble qu'elle regarde d'un œil mécontent et d'un visage renfrogné ses deux voisines enrubannées, à peu près comme une vieille lady écossaise que le hasard a placée dans un raout entre deux pimpantes misses anglaises.

Cette antiquité phocéenne a fait partager ses passions à ses habitants. A Antibes, on aime exclusivement tout ce qui porte un cachet d'antiquité : les vieilles meurs, les vieilles coutumes, les vieux livres, pour lesquels on professe un si profond respect qu'on ne les ouvre jamais, les vieux tableaux, voire même les vieux vins.

Avec de pareilles idées logées dans le cerveau des indigènes, vous ne vous étonnez pas de la réputation dont a joui pendant quarante ans à Antibes le docteur Cochard, quand je vous aurai fait son portrait.

Le docteur Jean-Baptiste Cochard était un grand vieillard de cinq pieds six pouces au moins, que l'on voyait toujours, été comme hiver, le chapeau à la main, ses longs cheveux gris flottant au vent, arpentant d'un pied allégre, tantôt la route de Cannes à Antibes, tantôt celle d'Antibes à Nice, quoiqu'il eût passé la soixantaine, à l'époque où nous prenons la liberté de le présenter à nos lecteurs.

La constitution apoplectique du docteur Cochard l'avait fait renoncer depuis longtemps à l'exercice du cheval. Le mauvais état des chemins ne lui permettait pas beaucoup de se servir de sa voiture. En dehors de la route qui va de Toulon à Nice, où elle franchit la Corniche pour aller descendre à Gênes, il n'y avait guère alors que des chemins effondrés dans lesquels le docteur avait brisé plus d'une fois les ressorts de son élégant cabriolet. Aussi avait-il pris le parti de faire presque toutes ses courses à pied.

C'est peut-être à cette particularité que le docteur devait l'originalité du costume qu'il avait adopté.

Il était vêtu comme un homme qui marche souvent et longtemps. Il portait un grand habit noir à longues basques, avec de larges poches sur les côtés. De ces poches gigantesques, on voyait sortir pèle-mêle trois ou quatre bouquins, la trousse du docteur, sa tabatière d'or, et Dieu sait quoi encore.

Les pieds de Jean-Baptiste Cochard étaient chaussés de forts souliers en veau de Bordeaux. Ces souliers disparaissaient en partie sous de longues guêtres à l'anglaise qui lui montaient jusqu'aux genoux et qui ne le quittaient jamais. Ces guêtres du docteur étaient, pour ainsi dire, légendaires; on en parlait à dix lieues à la ronde; les com-

mères en glosaient, les mères en menaçaient la marmaille, et quand un bambin avait commis quelque méfait :

— Prends garde aux guêtres du docteur, lui disait-on.

Ces seuls mots inspiraient au jeune drôle une terreur semblable à celle qui saisit le Petit-Poucet à la vue de l'ogre endormi, chaussé des fameuses bottes de sept lieues.

De Nice à Cannes et de Draguignan à Grasse, il n'était pas un rayon qui ne connût le docteur Jean-Baptiste Cochard. Quant à lui, il connaissait les enfants comme il avait connu les pères, disait un mot à chacun en passant, sans que ses longues jambes perdissent un pouce de leur marche accélérée. Quand il traversait un des bâteaux groupés sur sa route, le même cri l'assailait à droite, à gauche, en avant, en arrière.

— Bonjour, monsieur le docteur.

Les bonnes femmes le guettaient au passage, l'attendaient debout sur leurs portes, et connaissant de longue date la faiblesse presque maternelle de ce rude vieillard pour les enfants, elles pendaient leurs mioches aux basques de son habit pour attraper une consultation au vol et gratis.

Jean-Baptiste ne repoussait pas de parelles requêtes, si pressé qu'il fût. Quelquefois, cependant, il répondait avec une brusquerie qui suffisait pour tenir les importuns à distance.

Le docteur était souvent appelé de Nice et de Cannes quelquefois de beaucoup plus loin, pour pratiquer des opérations difficiles. Dans les cas désespérés, tous les médecins de la contrée l'appelaient à leur aide.

Jean-Baptiste Cochard, en effet, n'était pas un simple chirurgien de village, comme pourrait le faire croire le choix qu'il avait fait d'une pauvre bourgade à l'extrémité de la France pour y exercer son art. Au début de sa carrière, le docteur Cochard semblait, au contraire, prélever au plus hautes destinées médicales. Ce campagnard avait été l'élève favori de Dupuytren.

On était alors en plein empire, en 1808 ; le grand praticien n'avait que trente-deux ans ; mais il semblait déjà prévoir qu'une mort prématurée l'enlèverait trop tôt à la science, car à sa clinique, à la fin de la leçon, quand il lui arrivait de causer familièrement avec ses élèves, il leur disait souvent en frappant sur l'épaule de Cochard :

— Voilà celui qui sera mon successeur, un jour.

Malgré ces glorieuses prédictions, le docteur Cochard, bien jeune encore, — il n'avait que vingt-six ans, — quitta brusquement le théâtre sur lequel le maître lui promettait de brillants succès, pour venir s'établir à Antibes, au commencement de l'été de 1807, dans la maison que lui avaient laissée ses parents. Ceux-ci étaient morts quelques années plus tôt, pendant que leur fils faisait encore ses études médicales.

Nous allons dire comment cet événement très-inattendu se produisit.

Dans le courant de l'hiver qui précéda, Dupuytren avait attaché d'une façon définitive le jeune docteur Cochard à sa personne. Quand le maître était absent, c'était Cochard qui le suppléait, lui qui faisait les pansements, et, dans les cas urgents, opérât même avait une habileté de main qui ne s'acquiert presque jamais et que la nature seule donne.

— On naît chirurgien comme on naît rôtisseur, disait quelquefois le maître dans ses accès de bon humeur.

Toutefois, en dehors des opérations chirurgicales, Jean-Baptiste Cochard nourrissait d'autres ambitions. Il voulait devenir médecin spécialiste en étudiant passionnément les affections du poulmon.

— Jusqu'ici, s'était-il dit, la science n'a fait que constater le mal sans jamais trouver le remède dans ces terribles maladies. Ce remède, je passerai, s'il le faut, ma vie entière à le chercher, et, Dieu aidant, je le trouverai.

Un jour, on fit appeler Dupuytren chez un haut fonctionnaire, chef de division au ministère de la guerre. Le maître était occupé ailleurs, ce fut Cochard qui fit la première visite. On le mit en présence d'une jeune fille qui, depuis un certain temps, souffrait d'un mal indéfinissable. Cochard interrogea sa jeune cliente et l'examina longuement, bien que du premier coup d'œil il eût reconnu une phthisie pulmonaire. La maladie n'en était encore, il est vrai, qu'au premier degré, et dans la conviction du médecin il était encore temps d'arrêter le mal. Il prescrivit un traitement, répondit d'une façon évasive à toutes les questions, se gardant bien de dire ce qu'il avait diagnostiqué, et demanda la permission, qui lui fut accordée, de continuer ses visites.

Pendant tout l'hiver, Cochard prodigua ses soins à la jeune malade. Vers le milieu du printemps, il la regarda comme sauvée, et déclara que ses soins lui étaient désormais inutiles. Cependant une douce intimité s'était peu à peu établie entre la malade et le médecin. Aussi, quand celui-ci fit la déclaration dont nous venons de parler, la jeune fille pâlit légèrement et lui dit :

— Vous ne reviendrez plus... jamais ?

Ces mots étaient accompagnés d'un regard que Cochard pouvait sans fatuité regarder comme un commentaire suffisant. Cependant il salua sans répondre et se retira. Mais le soir même il frappait à la porte du cabinet de Dupuytren, à une heure où le maître ne recevait plus personne.

— Ah ! c'est toi, lui dit l'illustre praticien en reconnaissant son favori. Tu as quelque chose à me dire ?

— Oui, patron.

— Parle, mais fais vite.

— Je veux me marier.

Dupuytren fit un bond sur son fauteuil.

— Te marier ! à vingt-six ans ! quand ta position n'est pas faite ! toi, qui peux, avec un peu de patience, épouser quelque jour un million ! Tu es fou !

— Ce n'est pas un million que je cherche, mon cher maître, c'est une femme qui me convienne, et cette femme, je crois l'avoir trouvée.

Jean-Baptiste Cochard raconta alors à son protecteur comment il s'était épris de sa jeune cliente.

— Mais tu m'as dit qu'elle était phthisique, s'écria le maître.

— Je l'ai guérie.

Dupuytren secoua la tête d'un air d'incrédulité, puis il dit :

— Le père ! crois-tu donc qu'il t'accorde la main de sa fille ?

— C'est vous que je charge d'aller la lui demander.

— Tu n'attendras pas longtemps, car j'y vais de ce pas. Reste ici.

Pendant deux mortelles heures, J.-B. Cochard se promena dans le cabinet de son illustre maître en comptant les minutes et les secondes. Enfin celui-ci entra.

— Mon garçon, dit-il sans autre préambule, tes affaires vont mal. Tu sais que l'empereur a la manie bizarre de disposer des filles de ses sujets en faveur de ses officiers. Or, ta jeune cliente a été non-seulement fiancée par ordre, mais elle épouse dans huit jours le colonel baron de Coulanges.

Jean-Baptiste Cochard reçut le coup en plein cœur. Il ne dit pas un mot, il était foudroyé. Enfin deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues, il tendit la main à Dupuytren, qui la serra vivement.

— Maître, lui dit-il, je vous aime plus que personne au monde, plus que mon père que je n'ai guère connu, plus que ma pauvre mère que je me rappelle à peine. Mon amour était doublé pour vous de toute mon admiration, et cependant je vais vous quitter.

— Me quitter ! abandonner, jeter à tes pieds l'avenir que je te prépare !

— Quand le sauvage est blessé, il va cacher sa mort au fond des bois. Je vais faire comme lui. Je retourne dans la pauvre bourgade où je suis né. Je vais à Antibes.

— Et tout cela pour une jupe ! dit Dupuytren en levant les mains au ciel.

Cochard jeta sur son maître un regard de douloureux reproche.

— De grâce, lui dit-il, ne parlons pas de cela, vous ne me comprendriez pas.

Mais Dupuytren lui prit vivement la main.

— Si, lui dit-il, je te comprends.

Et il ajouta après un silence :

— Alais, tu pars ?

— Oui, répondit Cochard.

— Au moins, tu as de quoi vivre là-bas ?

— J'ai de quoi du moins ne pas y mourir de faim.

— Tu sais que tu ne dois guère compter sur les clients ?

— Je le sais. Adieu, maître.

— Va donc, mon enfant. Peut-être prends-tu le sage parti en t'éloignant du champ de bataille où tu devais combattre. La gloire ne rapporte pas ce qu'elle coûte, dit le maître avec un mélancolique sourire.

Les deux hommes s'embrassèrent avec une mâle émotion. Deux heures plus tard, le jeune docteur roulait sur la route d'Italie.

Voilà comment le docteur Cochard quitta Paris au printemps de 1807 et vint s'établir à Antibes.

Le jeune docteur n'avait jamais reparu dans son pays depuis les premières années de sa jeunesse, il n'y connaissait donc à peu près personne. Il ne fit et ne reçut aucune visite. Il s'enferma dans le vieux domaine paternel, auquel il ne fit même aucune réparation, tant il était convaincu qu'il était frappé d'une façon irrémédiable et qu'il venait là, comme il l'avait dit à son illustre maître, achever de mourir. Cependant, au bout d'une année, il se portait comme un chêne et ne songeait même plus guère à celle qui s'appelaient maintenant la baronne de Coulanges. C'est que si Cochard avait perdu une fiancée à Paris, il en avait retrouvée une autre à Antibes : cette fiancée, c'était la Provence.

Ah ! la Provence ! Je plains ceux qui connaissent cet admirable pays seulement par les plaisanteries qui courent les rues à Paris sur Marseille, la ville sans verdure, et sur les bastides sans ombre, tristes oasis de ce désert calciné. Ceux-là ne savent pas sans doute que toute la Provence ne tient pas précisément entre le Château-Vert et le château Borely. Mais qu'ils s'aventurent quelques jours dans les gorges d'Ollioules, sombres défilés qui séparent la Provence calcinée de la Provence parfumée ! Qu'ils s'arrêtent un instant au milieu de ce paysage à la Salvalor Rosa, il en vaut la peine. Au milieu d'un prodigieux entassement de montagnes, dont quelques-unes se dressent dans les altitudes les plus invraisemblables, comme des pyramides à base renversée, des jardins surgissent sur les rochers, mouchetant de vert et de rose le ciel bleu ; des forêts jaillissent des gorges de la pierre.

Mais ce n'est rien encore. Avancez, et vous vous trouverez bientôt au milieu des plus riches, des plus fécondes et surtout des plus pittoresques campagnes du monde. La triste et sombre verdure de l'olivier a disparu pour faire place à des bois d'orangers, de citronniers, de myrtes, de lauriers-roses et de jasmins, parsemés de champs de roses, de tubéreuses et d'héliotropes. Ici l'on moissonne à la façon des abeilles, et, la saison venue, l'on fait de ces fleurs un véritable massacre ; on les arrache de leurs tiges pour les enfouir par charretées dans d'odieux alambics, au fond de quelque usine enfumée. N'accusons pas trop cependant les bourreaux qui procèdent à ces exécutions en masse. Si les fleurs y perdent leurs grâces printanières et leurs couleurs éclatantes, elles y conservent du moins leurs parfums. Et n'est-ce pas dans ces laboratoires qu'on les transforme en cosmétiques, en pâte, en produits de toutes sortes, précieux condiments de la toilette dont nous sommes trop galants pour médire ?

Sur ce sol privilégié, comment l'air que l'on respire ne serait-il pas salubre, chargé comme il est de l'aromate qu'il tire des fleurs et des senteurs marines que la Méditerranée lui apporte ? Aussi les conditions climatiques de la Provence sont-elles excellentes.

Il y a pourtant une exception que nous devons signaler pour rester dans la vérité stricte, c'est la petite ville de Fréjus.

Pauvre Fréjus ! encore une célébrité déçue. L'ancienne cité romaine n'a plus ses cent mille habitants. A peine si l'on voit une pauvre barque de pêcheur amarrée dans ce port où s'abritait, il y a dix-neuf siècles, la trirème qui portait César et sa fortune.

C'est ce port même qui cause l'insalubrité de Fréjus. Engravé par les atterrissements de la rivière de l'Argens, il n'est plus qu'un marécage pestilentiel. L'air méphitique qui s'en exhale engendre les fièvres paludéennes. On retrouve ces mêmes fièvres à l'autre bout de la Provence, dans la Camargue, entre les deux bras du Rhône, qui lui font une ceinture. Mais, nous le répétons, partout ailleurs, l'air qu'on respire en Provence est aussi pur qu'il est sain.

Antibes surtout, où le docteur Cochard était né et où il était venu planter sa tente en quittant si brusquement la clinique de Dupuytren, les conditions hygiéniques sont telles que tout le monde s'y porte comme le Pont-Neuf. Ce n'est que dans certaines campagnes, chez le paysan, que la mauvaise nourriture, un travail excessif et des imprudences de toute sorte occasionnent quelques péripneumonies.

Comme le lui avait prêté Dupuytren, le cabinet du docteur Cochard courait donc grand risque de devenir une sinécure à Antibes, et il aurait bien pu songer plus de rosières dans ses jardins que de malades au dehors, si le rayon de son action ne se fût pas étendu. Mais le nom de Cochard devint bientôt célèbre dans ce petit coin de la France comme le plus fameux rebouteux de toute la Provence.

Ce furent les paysans qui lui valurent ce renom ; car si les maladies sont rares en Provence, on s'y casse aussi bien les bras et peut-être mieux les jambes qu'ailleurs. Cochard remettait les membres en place et ne présentait jamais sa note, qu'on ne lui demandât jamais.

Ses clients chantaient dans leur langue provençale la gloire du rebouteux d'Antibes ; mais les plus gâtés lui apportaient quelques paniers d'olives. Cependant, si modeste que fût la maison de Cochard, les revenus paternels n'y suffisaient pas. Comme Jean de La Fontaine, Jean-Baptiste Cochard mangeait le fonds avec le revenu, et le jour devait venir où le patrimoine aurait été dispersé si un hasard n'avait changé le cours des choses.

(A suivre.) ÉDOUARD DIDIER.

AFFECTIONS DU TEINT

COUPEUSE (Voir le n° 148.)

Aux moyens que nous avons indiqués dans notre article du 1^{er} novembre, moyens hygiéniques, il faut ajouter un traitement local énergique, mais conduit avec beaucoup de prudence. On fait deux fois par jour des lotions d'eau chaude à une température aussi élevée que les malades peuvent la supporter. Ces lotions, dit M. Hardy, répétées matin et soir et faites rapidement pendant une minute environ, amènent d'abord de la chaleur et de la rougeur au visage, mais bientôt l'afflux du sang cesse, et, par une réaction contraire à celle que provoque l'action de l'eau froide, les parties touchées par l'eau chaude pâlisent et se refroidissent pour quelque temps. Si l'on ne veut pas employer l'eau pure, on peut y ajouter quelques gouttes d'eau de lavande, de Cologne, ou d'une liqueur aromatique quelconque. Ce traitement suffit d'ordinaire pour combattre une coupeuse récente ; mais si la maladie offrait une certaine résistance, il vaudrait mieux remplacer l'eau pure ou aromatisée par la solution suivante :

Feuilles de noyer..... 50 grammes.
Alun..... 20

Faites bouillir dans un litre d'eau, filtrez et lavez-vous,

matin et soir, avec une éponge pendant une ou deux minutes. La température de cette solution doit être aussi élevée que les malades peuvent la supporter.

Dans deux cas, où la couperose existait déjà depuis plusieurs mois, j'ai réussi à la faire disparaître, en administrant deux fois par jour sur les parties malades des douces d'eau sulfureuse artificielle à la température de quarante à quarante-cinq degrés. Voici le procédé :

Prenez: Monosulfure de sodium..... 30 grammes. Chlorure de sodium..... 30 centigr. Eau distillée..... 1 litre.

Faites chauffer au bain-marie jusqu'à cinquante degrés environ, et, au moyen d'une seringue, dont le bout est terminé en pomme d'arrosoir, projetez le liquide deux ou trois fois par jour sur les parties affectées de couperose.

Lorsque les malades veulent préparer elles-mêmes l'eau sulfureuse artificielle, il leur suffit de demander au pharmacien dix paquets de poudre sulfureuse, et d'en mettre un paquet par litre d'eau ordinaire, qu'on aura soumise à l'ébullition pendant quelques instants pour chasser les molécules d'air qu'elle contient. Dès qu'on a préparé l'eau sulfureuse, il faut avoir soin de boucher hermétiquement les bouteilles pour empêcher le dégagement des gaz. Une autre précaution de la plus haute importance, c'est de ne pas s'exposer au froid ou au courant d'air frais après les lotions ou les douces d'eau chaude.

Enfin, dans le cas où la couperose existe depuis plusieurs années, et qu'elle a résisté à tous les moyens que nous venons d'indiquer, il existe encore un mode de traitement presque toujours efficace, c'est l'emploi de pommades mercurielles. Mais comme ce traitement, très-énergique, demande à être surveillé avec beaucoup de soins, que les doses et la composition du médicament doivent être plusieurs fois modifiées, selon les effets produits, je crois qu'il est prudent de n'y avoir recours qu'avec les conseils de votre médecin.

DOCTEUR IZARD

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre.

MENU D'UN DINER DE 24 COUVERTS

- Consommé aux quenelles de volaille. Potage bisque d'écrevisses. Petites bouchées aux huîtres. Filet de bœuf à la financière. Rougets frits, sauce crevettes. Cailles en caisse gratinées. Aspic de foie gras.

FUNCHI GLACÉ

- Faisans garnis de mauviettes. Cardons à la moelle. Mayonnaise de langoustes. Mousse aux fraises. Croquenbouche de marrons.

La bataille gastronomique est sérieusement engagée. Chaque jour, il me vient des bulletins, autrement dit, des menus de combats partiels. Un coup d'œil sur ces détails de repas suffit pour reconnaître à quel monde appartient l'alphitryon. Nobles seigneurs de vieille roche ou seigneurs anoblis par une gourmandise transcendante, ne laissent chez eux donner aux mets que des désignations classiques ou d'une simplicité extrême. Au contraire, les seigneurs de fraîche date, ou gourmands d'aventure, empruntent volontiers le nom des mets à certaines élucubrations de cerveaux malades.

Les compositions culinaires, comme les compositions chimiques, ont des désignations auxquelles on ne peut toucher sans apporter la perturbation dans l'arche. De nos jours, le langage adopté dans le monde gastronomique est celui de Carême. Bien peu d'innovations se sont produites depuis le grand maître; — c'est donc lui qu'il faut suivre.

L'inventeur d'un nouveau mets a le droit incontestable de lui donner son nom ou celui de son seigneur, si seigneur il y a, mais le cuisinier qui remplace par un autre le nom classique d'un mets est un niais, et le maître qui y laisse substituer le sien est un sot.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

L'industrie parisienne crée des merveilles en tout genre, mais elle révèle surtout son incontestable supériorité dans les choses qui sont du domaine de la mode et de la fantaisie. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, on a qu'à visiter les magasins de la Ville de Lyon, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, où se trouve réuni tout ce que peut rêver ou désirer une femme élégante. Clous des pailettes grées en velours noir, entièrement recouverts de jais; des cuirasses et des tuniques de cachemire, brodées de tubes de jais et ornées de plumes, et qui font les plus délicieuses toilettes. Un grand nombre de modèles de chapeaux très-nouveaux et très-élégants, entre autres le chapeau d'Artoynan, à grands bords et sur lequel est posée une longue plume; puis mille objets nécessaires ou de fantaisie, tels qu'un

très-grand nombre de cravates, les unes en crêpe lisse de toutes nuances, ornées de valenciennes; les autres en crêpe de Chine, en soie nattée très-souple, et cravates négligées ou habillées, mais toutes charmantes. Signalons encore une nouvelle forme de voile à grandes pattes venant nouer sous le menton; une sorte de gant, nommé gant Joséphine, sans couture extérieure, et de magnifiques gants de Saxe très-longs; enfin, un choix immense de garnitures passementerie tout en jais, plumes de coq lisses et retournées, avec nouvel effilé marabout à lacet gaufré formant franges; boutons de fantaisie, etc., etc.

On est forcé de s'arrêter dans cette nomenclature; il vaut mieux laisser à l'imagination le soin de la compléter, puisque l'acheteur n'a à craindre ni déceptions ni regrets.

Il est difficile de réaliser avec plus de perfection l'essence des fleurs; car les extraits et les eaux de toilette de la maison Ed. Pinaud sont les fleurs mêmes, tant leur arôme est fin, suave et naturel.

Ce sont MM. Ed. Pinaud et Meyer, 30, boulevard des Italiens, qui ont popularisé la violette de Parme, cette reine du parfum; grâce à leurs travaux chimiques, la violette de Parme, de la Corbeille fleurie, fait illusion complète avec un bouquet fraîchement cueilli. L'extrait pour mouchoir est merveilleux; l'eau de toilette à la violette est d'une grande suavité. La pommade à la violette et le savon au suc de laitue sont les produits si souvent médaillés de la Corbeille fleurie. Comme extrait nouveau, il y a encore l'Xiro Bréon, qui est un vrai bouquet de l'Inde.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, son exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.

PLANCHE DE PATRONS ET DE BRODERIES

Premier côté.

- N° 1. Devant d'autel ou bas d'aube, en broderie Renaissance. Ce riche volant peut également s'employer pour lambrquin de cheminée, garniture de lit, volants, etc., en changeant le chiffre spécial. N° 2. Dessin de tablier et corsage de robe d'enfant, à exécuter en broderie anglaise et guillets en feston. N° 3. Revers du corsage de la robe d'enfant. N° 4. Petit parement des manches de la robe d'enfant, à exécuter en double pour chaque manche. N° 5. Petites basques pour mettre à la taille, dans le dos et sur les côtés. N° 6. Quart d'une nappe à thé, à broder, sur toile spéciale, au point de chaînette, exécuté en coton de couleur. N° 7. Quart d'une serviette à thé, même broderie et même genre que la nappe. N° 8. Palme en grandeur naturelle d'une bande en application de drap sur drap. 9. Dentelle en lacet Renaissance.

Second côté.

Pailetot ajusté

- (Dessin 3 du journal.) N° 1. X-X-X-X-X-X Devant. N° 2. OOOOOOOOO Côté. N° 3. X-X-X-X-X-X Dos. N° 4. O-O-O-O-O Manche.

Dolman

- (Dessin 4 du journal.) N° 5. -S-S-S-S-S Dos. N° 6. -S-S-S-S-S Dos. Les lettres A et B indiquent le raccord avec le devant. N° 7. -O-O-O-O-O Manche. La lettre B indique le point d'attache de la manche au devant et au dos.

Robe de chambre forme princesse

- (Dessin 6 du journal.) Patronne au dixième de la grandeur naturelle. N° 8. Devant. N° 9 et 9 bis. Petit côté et dos réunis. N° 10. Plastron.

Corsage à basques rondes

- (Dessin 8 du journal.) N° 11. XXXXXXXXXXXX Devant. N° 12. OOOOOOOOO Petit côté. N° 13. OOOOOOOOO Dos. N° 14. OOOOOOOOO Manche.

Tablier d'enfant

- (Dessin 7 du dernier numéro.) N° 15. Devant et dos du tablier d'enfant, tenant ensemble. Les lettres A B et C D indiquent les raccords des pièces de dos et de devant. N° 16. OOOOOOOOO Pièce de devant. Les lettres A B indiquent l'endroit où elle se raccorde au devant. N° 17. OOOOOOOOO Pièce de dos. Les lettres C D indiquent l'endroit où elle se raccorde au dos.

Tablier

- (Dessin 3 du dernier numéro.) N° 18. Devant. N° 19. Dos. N° 20. X-X-X-X-X-X Manche.

Tablier d'enfant

(Dessin 4 du dernier numéro) Pour le corps du tablier, on se servira du devant et du dos patron 15. N° 21. Pièce d'encolure. Les lettres C B indiquent le raccord de la pièce d'encolure au corps du tablier patron 15.

Tablier

(Dessin 5 du dernier numéro.) N° 22. Devant. N° 23. X-X-X-X-X-X Pièce d'encolure. Les lettres A B C indiquent le raccord au devant et au dos. N° 24. XXXXXXXXXX Dos. N° 25. Manche.

Tablier de petite fille

(Dessin 6 du dernier numéro.) N° 26. Devant. N° 27. Dos. N° 28. Manche.

Tablier à manches

(Dessin 7 du dernier numéro.) Le patron 15 servira pour tailler le corps de ce tablier. N° 29. Pièce de devant. Les lettres A et B indiquent le raccord avec le devant. N° 30. Pièce de dos. Les lettres C D indiquent le raccord avec le dos. Les lettres X Y indiquent le raccord de la pièce de dos avec celle de devant. N° 31. Manche. N° 32. Poignet, se raccordant à la manche par les lettres E F.

Succès du jour: Patte de velours! valse, Peau de satin, Cœur d'artichaut, polkas, Soupir et Baiser, mélodie de J. Klein.

PETITE CORRESPONDANCE

Propriano. — Le dos de la robe princesse tient à la jupe, et cette jupe n'est pas taillée en pointe derrière. Du reste, pour un costume de ce genre, je recommanderai toujours de faire la dépense du patron découpé (1 fr. 50 c.), afin d'être très-sûre de la coupe. On vous donnera le patron au dixième, et peut-être pourra-t-il vous suffire. Merci pour votre sympathie et la propagande que vous faites pour la Revue; cela nous prouve que nos efforts sont reconnus et récompensés.

Mme J. M. — Envoyez moi votre adresse, et je vous enverrai directement l'adresse demandée.

Qui ou non. — Oui, de grand cœur; rien ne m'est plus doux que l'approbation de nos abonnées. Nous espérons encore faire mieux.

Mme J. L. J. — Un peu d'expérience ne me déplaît pas, à condition qu'on veuille bien admettre qu'il ne me soit pas possible de répondre dans les trois jours. Je répète ici ce qui a été dit déjà bien des fois: une réponse ne peut parvenir avant huit jours, et encore! et cela pour des motifs qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais que comprennent tous ceux qui savent ce qu'est la composition d'un journal comme le nôtre.

Châteaux de R. — On peut recevoir ses intimes en peignoir, et même prendre part au déjeuner, quand on n'est entouré que de parents et d'amis, en robe de chambre princesse, élégante de forme; mais je ne recommanderai jamais à une jeune femme de s'habiller ainsi, quelque riche, quelque merveilleux que soit ce vêtement, le jour où elle reçoit des visites. Mme L. de T. — Oui, notre journal d'éducation est une excellente publication destinée à un très-grand succès. Nous tenons à votre disposition les numéros spécimens que vous devez faire prendre.

Mme J. de R. — L'Education dans la famille, par Mmes Fabre et Gentilhomme, a sa place dans les familles qui ont des institutrices. Il faudrait que celle qui est chargée d'instruire vos filles fût obstinément résolue à repousser ce moyen, si facile, si commode de diviser et de préparer le travail de ses élèves, pour ne pas reconnaître que ce journal peut lui être à elle-même d'une incontestable utilité dans l'accomplissement de la tâche qu'elle remplit. Son rôle ne sera pas moins important, et elle peut témoigner de beaucoup de savoir et d'intelligence dans le simple développement du programme qui lui est proposé.

Mlle Marie C. — J'approuve votre courageuse résolution et suis bien heureuse, je vous assure, que notre journal d'éducation vous semble aussi précieux. Vous réussissez à merveille, me dites-vous, et vos jeunes sœurs font chaque jour de rapides progrès. Je n'en suis point étonnée, car je connais l'excellence de la méthode de Mmes Fabre et Gentilhomme. Courage donc et persévérance!

M. DE S.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le sel se dissout mieux dans le vinaigre que dans l'huile.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.